

LE

RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ECONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES,
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

17^e LIVRAISON.

SOMMAIRE.

M. CHS. DUCHARME.....	RODOLPHE BRUNET
QUESTIONS D'AMOUR.....	FRID-OLIN
Supériorité des sciences sur le grec et le latin.....	J. HORACE DAVID
NOVEMBRE.....	ALBERT FERLAND
LE VRAI SAVOIR.....	EDMOND COUTURE
LES VERS LUISANTS.....	DR. ALFRED MORISSET
L'AMOUR DE JACQUES (roman).....	CHARLES FUSTER
Lettres d'un Etudiant (introduction par G. A. DUMONT).....	LOUIS AUDET

PIERRE J. BÉDARD, DIRECTEUR.



MONTREAL
IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE

P. BÉDARD, Propriétaire.

170, RUE ST-LAURENT,

1891

RENSEIGNEMENTS.

LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA
 Un an.....\$2.00
 Six mois.....\$1.00
 Quatre mois.....70 cts

POUR L'ÉTRANGER
 Un an.....12 frs
 Six mois.....6 frs
 Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 170 rue Saint-Laurent, Montréal. Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

Le Magazine Français Illustré.

45, rue Laflitte, Paris

PUBLICATION MENSUELLE.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE :

TEXTE : *Mère repentie*, par Henri Levertier. — *Pierre et Madelon*, par la comtesse de Charbrun. — *La Fugue du Décapité*, par René de la Villoyo. — *Coup d'œil chez nos voisins d'Outre-Manche*, par Romain Delaume. — *L'Automne* (poésie), par Georges Rocher. — *Colloque sentimental* (poésie), par Paul Verlaine, avec musique de Ch. de Sivry. — *Les mois parisiens : Novembre*, par Ernest Jaubert. — *Les Académiciens : Sully-Prudhomme*, avec poésie inédite autographiée. — *Croquis Alsaciens*, par Jean Rival. — *Chanson rose* (poésie), par P. Millanvoye. — *Souvenirs des Alpes-Maritimes*, par Clarisse Bader. — *Le Caricaturiste*, par Gaston Schœdelier. — *Le Sang des roses*, par Michaud. — *Les Elephants*, par le marquis de Cherville. — *La Science amusante*, par G. Vitoux. — *Les Amies de Couvent*, par d'Erville. — *La vie à Paris*, par Jacques Lozère.

REVUES : *Littéraire, des Périodiques français et étrangers, Scientifique, Rustique, Mondaine, Militaire, Dramatique, Théâtrale (Chronique), A vol d'oiseau, De questions de droit usuel, Financière.* — *Conseils pratiques.* — *Jeux.* — *Amusements divers.*

ILLUSTRATIONS : de MM. Bassan, Bertrand, Birr, Bomble, Decoprez, Gamberini, Gerbault, Janet, René Leclerc, Léofanti, Lunel, Lucien Métivet, Merwart, Morel, Prunaire, Spolski, Stein, Steinen.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ABONNEMENTS : 45 RUE LAFITTE

Paris. . .	Un an :	12 fr.	Six mois :	6 fr. 50.	Trois mois :	3 fr. 50
Province. —		15 fr.		8 fr.		4 fr. 50
Union postale.		18 fr.		9 fr. 50		5 fr. "

Le Numéro : 1 fr. 25

A VENDRE Une collection contenant un millier de timbres différents, en bon ordre, dans un album Scott d'édition récente. Conditions des plus faciles. Aussi timbres rares en détail et timbres communs au cent ou au mille. Spécialités : timbres du Canada, (émissions de 1851-77) et du Paraguay. S'adresser à T. Huot, Bureau du "Recueil Littéraire."

UNE PERSONNE ayant des loisirs, se chargerait volontiers, et à des prix très peu élevés, d'ouvrages tels que traductions, copie musicale ou autre corrections d'épreuves, arrangements de pièces pour cercles dramatiques, etc., etc.

Pour plus amples informations s'adresser à J. A. bureau du "Recueil Littéraire."

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général. Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 100 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSE, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930



REMEDE DU DR. SEY

Le **GRAND REMEDE FRANCAIS** contre la *Dyspepsie, les Affections Biliaires, la Constipation, et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foeie, et des Intestins.*

Le **REMEDE DU Dr. SEY** est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un de purgatifs les plus efficaces.

Chose importante à noter, le **REMEDE DU Dr. SEY** peut être pris à n'importe quelles doses sans déranger les habitudes et le régime de celui qui le prend.

Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.

S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

ÉMILE DEMERS.

ÉMILE TRUDEL.

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
TELEPHONE BELL 9014.

ETABLÉ EN 1867

L. C. de TONNANCOUR
MARCHAND TAILLEUR
8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent

M. CHARLES DUCHARME

Le temps passe vite au milieu du tourbillon du monde ; et la vie n'est qu'un songe.

Mais que les jours, les semaines, les mois courent avec la vitesse de la gazelle du désert ou encore avec la rapidité de l'éclair, ils laissent toujours un souvenir à ceux à qui ils ont marqué une joie nouvelle ou une douleur ardente et sincère.

Ainsi, nous ne pouvons revoir sans émotion la date du dix novembre.

Elle nous rappelle un deuil ; car elle a été fatale à un de nos confrères et amis.

Il y a aujourd'hui, un an, M. Charles M. Ducharme, écrivain de talent, voyait approcher de ses yeux le voile qui dérobe la scène du monde, et se couchait, malgré les espérances de sa jeunesse, dans les bras de l'impitoyable mort.

Son séjour sur la terre a été court, mais il a suffi pour l'illustrer dans les pages littéraires de son pays.

Ses écrits spirituels et pleins d'une verve gauloise resteront ; et son souvenir vivra toujours dans la mémoire de ses amis.

Les lecteurs du *Monde Illustré*, du *National* et de l'*Etendard* se souviennent encore de l'aimable et intéressante plume que maniait si habilement Charles M. Ducharme.

Son livre les *Ris et Croquis* sera toujours lu avec un plaisir nouveau, parcequ'il est un de ceux qui touchent le cœur.

La *Littérature Canadienne* qui sera éditée sous peu, est peut-être la critique la mieux faite et la plus impartiale.

Ce volume gardera le parfum de la vérité dite, sans parti pris, et d'une manière admirable.

Nous nous permettons de citer, ici, une page des *Ris et Croquis*, prise au hasard, dans son intéressant travail sur Gérin-Lajoie.

Elle est d'une fraîcheur toute parfumée.

"... Quel est ce chant que les échos redisent à l'unison, sur le sol Canadien, comme sur le sol étranger, quel est celui qui, le premier, a fait rendre à sa lyre, ces frémissements suaves et triste, ces doux accords qui résonnent partout au Canada comme en Europe, dans les sombres défilés des Montagnes Rocheuses comme sous les verts palmiers qui couronnent les rives du Nil ?

Cette complainte que vous devinez depuis longtemps ; ce chant favori des canotiers du grand fleuve ; cet hymne patriotique que l'on fredonne sans cesse en guidant son esquif loin du rivage, c'est : le *Canadien errant* entonné pour la première fois, par Antoine Gérin-Lajoie, sous le bocage avoisinant le Séminaire de Nicolet :

“ Si tu vois mon pays
Mon pays malheureux,
Va, dis à mes amis
Que je ne souviens d'eux.

O jours si pleins d'appas,
Vous êtes disparus
Et mon pays hélas !
Je ne le verrai plus.

Non, mais en expirant
O mon cher Canada !
Mon regard languissant
Vers toi se portera. ”

Toutes les phrases de Charles Ducharme ont une odeur de patriotisme et une mélancolie suave et touchante, dans cette étude pleine de sympathies pour l'auteur de *Jean Rivard*.

Ses écrits, en général, sont tous empreints d'une grande justesse et d'un rare esprit d'observation.

L'auteur des *Ris et Croquis* et de la *Littérature Canadienne* se distinguait, aussi, par l'élévation de ses idées, la beauté de ses pensées et la clarté de son style.

Sa plume était alerte et infatigable.

Il a laissé de charmantes poésies dont quelques unes ont été publiées ; les autres dorment encore dans les cartons, en attendant les rayons de la publicité, qui ne saurait tarder, nous l'espérons.

Si Charles M. Ducharme eut vécu plus longtemps, il aurait ajouté de brillantes perles littéraires à notre écrin national.

Il était l'un des chefs de l'école des *jeunes*, et ses pages, nous le répétons seront relues et relues par tous ceux qui aiment, avec raison, les choses littéraires.

Les lecteurs du *Monde Illustré*, en feuilletant leurs vieux numéros de 1889 retrouveront les fines et spirituelles critiques qu'il fit sur un chansonnier Canadien, hélas ! trop populaire.

M. P. J. O. Chauveau a fait dans le *Canada-Français* de 1889 de justes éloges de ce modeste mais réel talent.

Qu'il nous soit permis, en terminant cet article, de déposer les fleurs anniversaires du souvenir, sur une tombe qui ne garde cependant que la dépouille mortelle de l'écrivain canadien : Charles M. Ducharme.

RODOLPHE BRUNET

Montréal, 10 novembre 1891.



QUESTIONS D'AMOUR.

CHANSON... A LA BRUNE AIMÉE

Veux-tu savoir, ô douce reine,
Jusqu'à quel point tu m'as charmé :
Comme l'amour vers toi m'entraîne,
Comme je voudrais être aimé ?..
Mon pauvre cœur s'est laissé prendre,
Il est, entier, en ton pouvoir...
Comme l'amour l'a fait se rendre
Veux-tu savoir, veux-tu savoir ?..

..*

Naguère, ô brune enchanteresse,
Ton image entra dans mon cœur.
Peinte aux couleurs de la tendresse
Et de l'espoir au ton vainqueur.
Depuis, ton souvenir m'enflamme.
Et je n'aspire qu'à te voir.
Comme tu peux m'enivrer l'âme
Veux-tu savoir, veux-tu savoir ?..

..*

Je t'aime tant, ô mon bel ange.
Dis-moi, peux-tu ne pas m'aimer ?
Je rêve un bonheur sans mélange :
Vas-tu le faire, ou m'en blâmer ?..
Ton air embaume ma souffrance :
L'amour s'y laisse apercevoir !..
Ton oeil rayonne d'espérance...
Puis-je savoir ? Puis-je savoir ?.

FRIE-OLUX



Supériorité des Sciences sur le Grec et le Latin.

SIMPLE ÉTUDE.

TOUT philosophe est un novateur ; soit que certains phénomènes qu'il a étudiés, aient échappé à l'investigation de ses devanciers, soit que profitant des travaux et des découvertes de ces derniers, il ait apporté une activité intellectuelle plus neuve et plus apte au parachèvement de ces travaux et aux applications de ces découvertes, soit enfin que les résultats manifestés dans des conditions nouvelles de tempérament, d'époque ou de localité aient révélé de nouveaux aspects.

Je n'ai pas échappé à la loi commune. A peine ai-je parcouru du regard, les espaces lumineux qu'ouvre l'étude des sciences à l'intelligence de l'homme, je me suis demandé pourquoi l'on a fait dans l'éducation du collégien, une part si prédominante au grec et au latin ?

N'écoutant que mon antipathie pour le grec surtout, j'applaudirais au projet, à l'effet de proscrire impitoyablement du programme des études cet affreux grec, ce tyran insatiable de cent générations ; mais ce serait être trop radicalement novateur ; c'est pourquoi, j'ai modifié quelque peu la conclusion à laquelle je serais arrivé sous l'empire de ce désir ; tout en laissant aux lecteurs du RECUEIL LITTÉRAIRE le soin d'apprécier les observations qui m'y ont conduit.

Cette conclusion, cependant, me paraît appuyée de preuves si puissantes et si nombreuses à la fois, que je n'hésite pas à en affirmer la justesse ; dussé-je attaquer de front un ordre de choses consacré par une pratique de plusieurs siècles, sinon universelle du moins prépondérante.

Cette attaque, toutefois, contre le système actuel d'éducation n'est point criminelle ; ne voit-on pas en effet, tous les jours un système d'éducation, modifié, amélioré, même quelquefois changé complètement lorsque les circonstances l'exigent ?

Une disposition législative amendée, rappelée, une loi commentée, abrogée ? une heureuse innovation introduite dans les rouages administratifs ?

N'a-t-on pas constaté que l'hypothèse des atômes était de beaucoup préférable au système des équivalents en chimie ?

Les inconvénients mis en évidence par une longue épreuve de ce système, de cette disposition législative, ont battu en brèche la routine et impérieusement commandé une amélioration.

On parle de routine, de préjugés, de tradition surannées ? J'estime que ces mots ne sont pas des arguments pour des intelligences éclairées et que malgré un juste respect pour les institutions du passé : la Vérité une fois rendue évidente est toujours aux yeux du véritable philosophe la compagne fidèle et préférée.

Je le dis donc hautement et je le déclare formellement : on consacre au grec et au latin dans nos collèges classiques, un temps précieux et trop considérable, et cela, au détriment de ces sciences.

Et après tout quel avantage si grand retirons-nous, de pâtir si longtemps sur le grec et le latin ?

On répondra : l'étude de ces langues s'impose à deux points de vue principaux, et le latin à un troisième point de vue spécial, comme langue universelle.

Le premier de ces points est que cette étude, grâce à une sage distribution des matières, active sûrement et progressivement le développement des facultés. Tout en admettant que la proposition soit vraie d'une manière absolue, cet avantage est-il bien particulier au grec et au latin ?

N'est-il pas au contraire, commun à toute étude qui exige une tension d'esprit, un effort de mémoire ou de jugement. Et à quoi se borne cette tension d'esprit ?

Tout simplement à l'acquisition de certaines formules sèches, arides, plus ou moins arbitraires, d'un intérêt limité.

Certaines facultés seules sont mises en activité, l'opération est presque purement mécanique ; l'imagination et le raisonnement sont relégués en dernier lieu, et ne suivent qu'à une grande distance la marche de la mémoire.

Mais je suppose que l'exercice soit excellent, et que toutes les facultés mises en opération y trouvent également leur compte ; quel est le résultat pratique et direct du grec et du latin ?

On répond et c'est le deuxième point de vue sous lequel on envisage l'utilité de ces langues que : pour bien apprécier la littérature grecque ou latine, il faut étudier les maîtres dans le texte, et l'on arrive à cette conclusion, que pour bien posséder sa langue maternelle, française ou anglaise il faut en étudier les racines et les étymologies dans les langues latines ou grecques dont elles dérivent.

Je concède encore que pour bien goûter les chefs-d'œuvre antiques, il faut les étudier dans le texte original ; mais en ce cas là, il faudrait apprendre de la même manière le sanscrit, le chinois, l'arabe, sans lesquels, on ne pourrait apprécier les sublinités sans nombre que renferment les Livres saints, les périodes magistrales du célèbre philosophe Confucius, le charme

de la littérature orientale ; pour ne pas parler de langues modernes, telles que l'allemand avec Schiller, l'anglais avec Walter Scott, l'espagnol avec Lope de Véga et Camoëns.

Au reste n'avons nous pas des littérateurs antiques, de fidèles traductions sous l'effet desquels, les littératures étrangères brillent d'un éclat à peine moins vif, dans notre idiôme ?

Que dire maintenant de l'argument tiré de l'assertion que le latin est la langue universelle ? Il est certain que cette proposition n'est plus assez vraie qu'elle pourrait être avant les prodiges opérés par la vapeur.

L'anglais et le français sont compris et parlés sur tous les points du globe, et certes plus universellement que le latin hier encore la langue des savants. Enfin le grec et le latin, malgré le temps énorme qui leur est consacré, dans un cours que l'on est convenu d'appeler classique, ne sont généralement possédés qu'imparfaitement.

Sitôt que l'élève a franchi les murs de l'alma mater, il les a oubliés, et quelques années se sont à peine écoulées qu'il n'a guère retenu du grec que l'alphabet, et qu'il gémirait d'être aux prises avec une ode d'Horace.

Je comprends que, dans les collèges où le but de l'institution, est de favoriser spécialement les vocations ecclésiastiques, le mal est moins grand et que le latin comme langue liturgique doit être possédé parfaitement ; mais à cette exception près, les considérations que je viens d'énoncer ont toute leur force.

Pour l'homme de loi ; le médecin, l'ingénieur civil, l'industriel ; le latin et le grec ne seront toujours considérés, que comme matière de pure érudition, le partage de quelques spécialistes, mais improductives quant à la pratique.

Et c'est au détriment des sciences qu'on tolère cette tyrannie de deux langues mortes depuis des siècles !

Vous reclamez, Hellénistes et Latinistes, que l'étude du grec et du latin favorise le développement des facultés intellectuelles ! mais vous êtes-vous rendu compte de ce que peut opérer dans ce sens l'étude des sciences ?

A peine l'homme est-il parvenu au seuil de l'adolescence, que son esprit avide d'impressions, exerce ses facultés sur tous les objets qui le captivent, et c'est du grec et du latin que vous allez lui donner en pâture ! Que lui importe que les peuples antiques se soient servi de telles ou telles expressions pour traduire leurs pensées ; qu'ils aient distingué l'attique, l'ionien, le dorique, le latin des douze tables et celui de Cicéron ? l'histoire de ces transformations n'offrira rien qui élève son intelligence, satisfasse à ses aspirations vers le beau le grand et le bon.

Que la chimie et la physique au contraire lui révèlent le secret de la

composition des corps, de leurs modifications, des phénomènes qu'ils offrent ; que l'astronomie le fasse planer dans les espaces sidéraux et lui montre en vertu de quelles lois immuables les corps célestes accomplissent leur marche silencieuse dans les profondeurs incommensurables des cieux. Que l'histoire naturelle l'initie aux mystères des trois règnes, lui indique l'origine et la nature du sol qu'il foule, de la pierre qui roule sous son pied, lui apprenne la structure, le mode de croissance et de reproduction de la plante, de la fleur ; que la philosophie enfin analyse ses facultés ennoblisse ses sentiments, lui révèle ses droits, lui enseigne ses devoirs envers Dieu, lui-même et la société, oh alors ! Chaque nouvelle acquisition résolvant un problème que son esprit inquiet s'était vaguement posé, son imagination est vivement intéressée son désir d'élargir sans cesse le nombre de ses connaissances s'accroît et ce n'est plus avec désir mais c'est avec une véritable passion qu'il se livre à l'étude de ces sciences bienfaisantes, qui le mûrissent et le grandissent, tout en inondant d'une joie pure et tranquille son ame émerveillée.

Si nous étudions maintenant les résultats pratiques de l'éruite sérieuse des sciences, nous voyons quels nombreux avantages elles procurent. Un léger aperçu nous en convaincra ; et d'abord la connaissance, même approfondie du grec et du latin, n'ouvre la porte à aucune des carrières lucratives, tandis qu'au contraire, la connaissance d'une seule science, suffit pour assurer la subsistance du jeune homme, et lui permettre d'assumer les graves responsabilités du citoyen et du père de famille.

Le grec et le latin ne hâteront pas le progrès et la prospérité des peuples.

Les sciences, par leur application à l'industrie, augmentent la somme de bonheur matériel des peuples et par la multiplication des facilités de communication qu'elles déterminent, favorisent les rapports des différents états entre eux.

Jetez un coup d'œil sur le monde et voyez l'ouvrage des Sciences ; me direz-vous ensuite qu'elles sont inférieures au grec et au latin ?

Allons ! laissez les préjugés de côté soyez justes ; vous ne pourrez alors vous empêcher de rendre honneur aux sciences ; vous acclamerez ceux qui se sont rendu utiles à l'humanité par leurs découvertes, résultant de leur application assidue à l'étude des sciences ; et vous m'accorderez volontiers ma proposition.

J. HORACE DAVID.

NOVEMBRE.

Adieu, les frais zéphyrs, les aubes ravissantes
Qui font pâlir l'azur et sourire les eaux !
Adieu, source limpide aux ondes jaillissantes
Et doux pleurs du matin perlant sur les roseaux !

Hélas ! les jours sercins que l'aurore charmante
Enfante au bas des cieux derrière l'horizon
Font place aux vastes pleurs que roule la tourmente,
A la mauvaise humeur de la triste saison.

Bientôt l'oiseau frileux quittera nos rivages
En voyant sous l'autan les bois se dégarnir,
Les brumes s'entasser sur les rochers sauvages
Et l'homme méditer et le ciel se ternir.

Déjà l'automne plane au fond des cieux moroses,
Où le soleil est pâle ainsi qu'un œil mourant,
Et le souffle hiémal qui disperse les roses
Fait sangloter la feuille au front du bois pleurant.

Une immense tristesse assombrit la nature,
Qui gémit sur la terre et râle dans les flots ;
A l'horrible aquilon qui gronde et les torture
Le roc jette un soupir et l'onde des sanglots.

Sous les cruels frimas le flanc des monts frissonne,
Le fleuve va frémir dans les immensités ;
Tout se lamente et souffre et le vent ne moissonne
Que pleurs dans les déserts et cris dans les cités.

Plus d'un regard s'attriste au fond des lointains vagues ;
L'oiseau dans les brouillards sème un lugubre accent ;
Un funèbre accord naît sous l'écume des vagues ;
Nul rayon ne reluit dans le ciel pâissant.

Durant ces jours de deuil qui meurent dans l'orage
L'homme devient plus grave et se plaît à songer ;
Il va souvent rêver pensif sous quelque ombrage,
Ecouter l'aquilon qui vient tout ravager.

La nature l'émeut par sa douleur immense :
Il ne peut s'empêcher de pleurer, de frémir,
Car son cœur est sensible et quand elle commence
A souffrir sous la bise il commence à gémir.

C'est bon qu'il pleure ainsi sous l'aquilon qui tonne,
Qu'il pense à son passé, qu'il songe à l'avenir,
Que pour les morts il prie et que le sombre automne
Lui dise qu'il verra bientôt la mort venir.

ALBERT FERLAND

LE VRAI SAVOIR

Les soins et les dépenses de nos pères ne visent qu'à nous meubler la tête de sciences ; du jugement et de la vertu, il n'en est point question. On s'enquiert volontiers d'un homme, s'il sait du Grec et du Latin, s'il écrit en vers ou en prose, mais on ne se demande pas s'il a une âme forte et bien trempée. Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et nous laissons l'intelligence et la conscience vides. Nous savons dire : " Cicéron dit ainsi ; Voilà les mœurs de Platon ; ce sont les mots mêmes d'Aristote." Mais nous que disons-nous nous-mêmes ? Que jugeons-nous ? Que faisons nous ? Autant en dirait un perroquet. Cette façon me rappelle ce riche Athénien qui, par grandes dépenses, s'entourait d'hommes savants qu'il tenait continuellement autour de lui, afin que, l'occasion se présentant, ils lui fournissent, qui un discours, qui un vers d'Homère ; et il croyait que ce savoir lui appartenait parcequ'il était à la tête de ces gens-là.

Nous prenons en nous les opinions et le savoir d'autrui, et puis c'est tout. Il faut le faire nôtre. Nous ressemblons à celui qui, ayant besoin de feu, irait en chercher chez le voisin, et, y en ayant trouvé un beau et grand s'arrêterait là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soi. Nous nous laissons aller si fortement sur les bras d'autrui, que nous ané, antissons nos propres forces. Si je veux m'armer contre les craintes de la mort, c'est aux dépens de Sénèque. Si je veux tirer de la consolation pour moi ou pour un autre, je l'emprunte de Cicéron. Je l'eusse prise en moi-même si on m'y eut exercé ! Je n'aime point ce savoir relatif et mendié. Quand bien même nous pourrions être savants du savoir d'autrui, au moins nous ne pouvons être sages que de notre sagesse.

Dionysius se moquait avec raison des musiciens qui accordent leurs flûtes, et n'accordent pas leurs mœurs ; des juges qui étudient la justice et ne la rendent pas. Si l'âme d'un écolier ne change de voie, s'il n'a le jugement plus sain après ses études, il vaudrait mieux qu'il passât son temps à jouer ; au moins le corps y gagnerait. Examinez-le bien à sa sortie du collège, tout ce que vous y reconnaissez, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et plus présomptueux qu'il n'était parti de la maison. Il devait en rapporter l'âme pleine, il ne la rapporte que bouffie.

Dans les examens, il y a des professeurs qui interrogent les candidats sur la science seulement, d'autres qui leur présentent le jugement de quelque cause. Ces derniers me semblent avoir un meilleur système quoique ces deux pièces soient nécessaires et qu'il faille qu'elle s'y trouvent toutes les

deux. Celle du savoir est moins prisable que celle du jugement, celle-ci peut se passer de l'autre et non l'autre de celle-ci. A quoi faire la science si le jugement n'y est ? Or il ne faut pas attacher le savoir à l'âme, il faut l'y incorporer ; il ne faut pas l'en arroser, il faut l'en teindre ; et si on ne change et améliore son état imparfait, il vaut beaucoup mieux rester tranquille.

C'est une bonne drogue que la science ; mais nulle drogue n'est assez forte pour se préserver sans altération et corruption, selon la nature du vase qui la contient. Tel a la vue claire, qui ne l'a pas droite ; et par conséquent voit le bien et ne le suit pas, voit la science et ne s'en sert pas.

EDMOND COUTURE



LES VERS LUISANTS.

SOUVENIR

A MADAME JEANNE DE B...
COMTESSE DE C...

Oh ! qu'ils sont déjà loin, ces jours remplis d'ivresses,
Que le printemps dorait de ses blondes caresses,
En nous abandonnant ses fleurs et ses parfums !
Souvenirs trois fois chers ! vous n'êtes pas défunts :
Vous revenez toujours, ô chatoyantes flammes,
De vos blanches clartés illuminer nos âmes ;
Et, vous semblez revivre et vous électriser,
Quand les souffles du cœur viennent vous attiser.

Jeanne, t'en souvient-il, de ces heures sereines,
Où l'on buvait, tous deux, la vie, à coupes pleines,
Sous les ombrages frais de ton riant château.
Aux murmures bruyants des sources du côtéau ?
Sur nos fronts de quinze ans rayonnait l'es-pérance :
Nous aimions le bon Dieu, notre mère et la France,
Riches de liberté, comme l'oiseau des champs,
Loin des haines du monde et des regards méchants
Nous allions, par la main, dans les sentes fleuries,
Promener, à pas lents, nos jeunes rêveries,
Nous vivions d'avenir, de rêve et de soleil ;
Aucun bien n'égalait notre bonheur vermeil.
Nous avions, pour amis, les fleurs et les mésanges,
Qui nous parlaient, tout bas, leurs langages étranges,
Et, quand la gent ailée offrait son hymne aux cieux,
Nous mêlions notre voix à ses refrains pieux.

Quand, songeant d'autrefois, je laisse mes pensées
Remonter, lentement, vers les heures passées,
Oh ! que de souvenirs, à jamais savoureux,
Je vois encor jaillir de ces sentiers ombreux,
Qu'avec toi, j'ai foulés, tant de fois, chère amie,
Dans le calme serein de la brise endormie

Ah ! te rappelles-tu ce charmant soir d'été,
Où, rêvant de parfums, de fleurs, d'immensité,
Nous quittions le château, pour aller dans la plaine,
Respirer des sainfoins l'aère et sauvage haleine ?
Les herbes verdoyaient sous le souffle mutin
Des brises, charroyant des arômes de thym
La nature aux buissons tressait des clématites,
Et dentelait de blanc le coup des marguerites.
Tout dormait. Aucun chant ne faisait vibrer l'air ;
Le grillon, seul, jetait son cri strident et clair :
Et, sur les bois, drapés dans leur sombre dentelle,
La lune promenait sa paleur immortelle.

Nous étions là, pensifs, ... quand, du fond des halliers,
Soudain, des vers luisants émergent par milliers.
Tout luit et brille ; il court comme un feu dans nos moëlles,
Il pleut, autour de nous, comme des brins d'étoile.
On dirait, que dans l'herbe, un doigt mystérieux
Saupoudre des grains d'or qu'on balaye des cieux,
C'est un fourmillement de vives étincelles,
Qui semblent embraser les floraisons nouvelles,
En pailletant, d'argent, l'émeraude des près,
Et les pâles rubis des trèfles empourprés.

Dénouant, tout-à-coup, tes longs cheveux d'ébène,
Tu me dis, radieuse : Ah ! quelle riche aubaine !
" Cueillons-en dans mon voile, et nous les semerons
Dans le jardin du parc, parmi les liserons. "
— Et, nous voilà partis, tout ivres de délires,
Dans l'herbe lumineuse, en chasse des lampyres.
Quel triomphe joyeux ! Quel transport séduisant !
Quand ta main capturerait quelque beau ver luisant,
Et le jetait, en feu, dans ton voile de gaze,
Comme un pur diamant que le soleil embrase.

La nuit ombrait, déjà, le pied des marronniers,
Quand on se mit en route avec nos prisonniers.
Arrivés au jardin, en secouant ton voile,
Le parc s'illumina, comme un ciel qui s'étoile.
Les vers luisants semés, répandus dans les fleurs,
Faisaient scintiller l'air de leurs mille couleurs.

Ce chatoîment de feux vivants était féérique ;
Mais il fut court, pour nous, le spectacle magique :
On venait, au château, de sonner le beffroi.

Jeanne, le lendemain, que nos cœurs avaient froid !
Quand, croyant retrouver nos luisantes idoles,
Sur les pistils dorés et les riches corolles,
Elles avaient quitté notre Eden merveilleux
Pour aller s'ébaudir dans les trèfles soyeux.
La terre, ce soir-là, nous parût bien déserte !
Nous avions, dans le cœur, une blessure ouverte :
Tous les brillants espoirs d'un bonheur attendu,
S'étaient brisés au seuil du paradis perdu.

Ces vers luisants du soir, ô Jeanne ! c'est la vie :

Un éclair qui scintille en notre âme ravie ;
Un bien qu'on croit tenir, et qui n'est plus, demain ;
Des espoirs secoués sur les fleurs du chemin,
Et qu'on retrouve morts au pied de quelque tombe :
Voilà ce qu'on a vu, quand le grand voile tombe-

A présent, que l'hiver a neigé sur nos fronts,
Nous pouvons retracer les abîmes profonds
Où s'en vont s'engloutir, dans un commun naufrage,
Les esquifs pavoisés des songes du jeune âge,
Le bonheur, ici-bas, n'élit pas de séjour,
Et, comme le lampyre, il ne brille qu'un jour.
Nos projets d'avenir et tout leur blanc cortège
S'en sont allés mourir aux floraisons de neiges !
Nos trésors, entassés sur nos illusions,
Sont tombés dans le gouffre où vont les visions,
Et nos rêves brillants, phosphorescents symboles,
Qu'on jetait, pleins de flamme au gré des brises folles !
— Des souffles violents, hélas ! les ont éteints,
Comme on fait des flambeaux, après les grands festins.

DR. A. MORISSET.

Ste. Hénédine Québec.



L'AMOUR DE JACQUES.

Un nouveau silence a recommencé, un de ces silences qui entrecourent et hachent chacune de leurs conversations. Puis, embarrassée, nerveuse, comme pour reprendre haleine derrière ses propres paroles, Suzanne s'est mise à bavarder ! Elle parle de tout : des gens de Chérisy, de ce qui se passe, du temps qu'il fait, de Paris qu'elle n'a jamais vu, des succès de Jacques, de son professeur de violon, de son père, d'un voyage en chemin de fer, de la grille ; je crois qu'elle parlerait histoire et géométrie, si elle s'en rappelait quelque chose. Dieu soit loué ! Suzanne ne s'en rappelle rien du tout. Ce flot de paroles coulerait encore.

“ Et vous ne vous ennuyez pas trop ici, monsieur Jacques ? Et votre maman est bien bonne, n'est-ce pas ? Et vous avez vu, l'autre jour, comme l'église est pauvre ? Je voudrais savoir peindre pour lui donner quelque chose à mettre au mur ; cela fait mal... Et vos grandes promenades ? On dit que vous êtes marcheur, mais marcheur ! Et où habitez-vous à Paris ! C'est très loin, pas ? c'est très haut ? Moi, au couvent, j'étais dans le petit dortoir, avec trois autres seulement ; il y en avait une qui faisait de la poésie ; tous les soirs d'été, elle manquait nous enrhummer à force d'ouvrir la fenêtre pour voir les étoiles... Mais c'est stupide ce que je dis là ; mais j'ai l'air de me moquer d'elle ; mais c'est tout naturel, ce qu'elle faisait ; mais n'est-ce pas, monsieur Jacques, qu'une jeune fille...”

Jacques souriait :

“ Je croyais, petite amie... Non, Mademoiselle... Je croyais que vous deviez m'appeler : “ grand ami...”

Au moment où Suzanne relève la tête, où Suzanne va dire une sottise, où Jacques va peut-être en faire une, voilà qu'une grosse voix, avec un accent, — mais un accent ! — vient les secouer en sursaut... “ Eh ! mamezelle Suzanne ! ” Et, des oignons dans les mains, toute courante, la bonne est arrivée au coin de l'allée... “ Les voici qui reviennent ! ” Ils, ce sont les jeunes gens de la commune ; ils sont allés à Clermont, chercher, pour la fête de demain, un drapeau, les accessoires du mât de cocagne, mille richesses ; les voici qui chantent sur la route. Et ma foi ! ils arrivent au bon instant pour délivrer Suzanne des yeux de Jacques, Jacques de la voix de Suzanne ; un peu plus, et la sottise était dite !

Tous trois, Suzanne, Jacques, la bonne, sont à regarder derrière la grille.

La bonne se tient devant ; derrière elle, Jacques ne dit rien à Suzanne, Suzanne ne dit rien à Jacques ; seulement, — oh ! par simple amitié, par protection douce, par tendresse de frère ! — Jacques a serré la main de Suzanne. Suzanne l'entend bien ainsi ! c'est le " grand ami," c'est un maître, c'est l'auteur des *Lauriers*, c'est un frère par la musique : Suzanne se laisse serrer la main, Suzanne presse un peu les doigts de Jacques. Ce qui prouve, une fois de plus, combien la bonne a eu raison de ne pas tarder.

Trois... quatre... cinq... Mais ils sont douze ou treize, — mais c'est toute une troupe ! Le premier, bien droit dans ses habits de dimanche, marche en rythmant le pas. Il a fait son service : cela se voit ; il a dû être caporal. C'est martialement qu'il tient le drapeau, et son pas régulier entraîne les autres. A côté de lui, un petit bossu, en blouse bleu, tient quatre ou cinq montres ; le fils du notaire apporte des colifichets pour les filles ; les autres n'apportent rien, que leurs voix. — mais c'est quelque chose ; ils chantent, pêle-mêle, *En revenant de la Revue*, la *Marseillaise*, le *Père La Victoire* et l'air de *Malborough* : c'est une belle et sonore cacophonie. Tous les *gosses* des hamaux s'attrappent aux cheveux, se poussent, se cognent, saignent du nez, agitent des mouchoirs au bout des bâtons, courent, tombent, se relèvent, crient autour de la phalange. Et, au dernier rang des grands garçons, voici Jean qui marche...

Qu'a-t-il donc à devenir si rouge d'abord, puis si pâle ? Son bâton lui est tombé des mains ; deux ou trois moutards s'en saisissent, et vont le brandir jusqu'au village. Du coup, dès qu'a passé le drapeau, Jacques a laissé tomber la main de Suzanne ; Jean a-t-il surpris ces deux mains serrées, a-t-il simplement vu Suzanne et Jacques réunis, le regardant ensemble ? Est-ce honte de n'être pas vêtu comme à la ville, comme Jacques ? Est-ce folie subite, égarement, étouffement de douleur ? Mais, malgré Suzanne neureuse, qui lui fait un bon sourire, — malgré Jacques qui lui a crié : " Bonjour !" en battant des mains. — le fils du marchand de moutons a brusquement quitté la bande. Il est retourné, s'est mis à courir éperdument ; et c'est sans lui que, aux sons des *Pioupions d'Auvergne*, la troupe guerrière est venue émerveiller, sur la place, maman Heurlin toute joyeuse, parceque Jacques l'a embrassée plus longuement et plus fort que de coutume.

XVIII

" Va t'en au diable... Et fiche-moi la paix ! "

Et le marchand de moutons a poussé la porte sur son fils.

Jean devrait s'asseoir, Jean est bien las. Il avait déjà marché hier, avec les autres, marché de Chérisy à Clermont, par les bois, puis de Clermont

à Chérisy, par la route de la plaine. Lorsqu'il a vu Jacques et Suzanne le regarder ensemble, il a pris une course haletante, il n'a fait attention à rien, ni aux ornières, ni au petit pont ; quand il aurait piqué une tête dans l'eau, eh ! ma foi, le beau malheur ! Tout d'abord, dans cette exaspération de la jalousie et de honte, il ne pouvait pas démêler ses pensées ; il se sentait comme un " innocent " ; seulement il courait encore, pour lasser son chagrin en se brisant les jambes. On avait beau lui crier, sur le pas des portes : " Salut ! " ou bien " Où vas-tu donc ? " il ne se retournait même pas... Une seule fois il se retourna : le clocher de Chérisy était très loin et de ce petit coin de terre où tenaient son rêve et sa souffrance, on ne distinguait plus les détails. On entendait seulement des bruits de pétards, de feux d'artifice tirés, sans doute, par les gamins sur la place ; mais cela était très-lointain, assoupi par la distance, et ne faisait même pas retourner le bec aux moineaux. Jean n'en pouvait plus ; une borne kilométrique était là : il s'assit.

Combien de temps est-il resté assis sur la borne ? Des heures, peut-être. Il a vu. — mais sans le voir, — les rayons du soleil descendre lentement, et ne plus caresser, bientôt, que l'extrême cime des peupliers. Un bruit de forge lui arrivait par intervalles, comme pour lui enfoncer sa pensée plus avant dans la tête. Dans cet écrasement de son être entier, Jean ne perdait pas un seul coup du fer sur l'enclume. Cela lui disait des choses à lui... " C'est fini ; elle ne t'aime plus ; c'est fini... " Un grand, sec et dru... " Tu as bien fait de t'en aller, va ! " Un coup plus martelé encore " Tue-toi ! " Un coup qui résonne, puis retombe, se fond et disparaît dans le silence... " Ou bien tue, tue ! " Et le fer bat l'enclume, la bat ; la bat encore, et vibre, et casse, et frappe à grands coups dans la tête de Jean.

Jean s'est levé. Cette fois-ci, sa propre pensée le dégrise : c'est donc lui, le brave garçon, qui a songé à cette chose là ! Il fuit loin de la borne, loin de l'endroit où l'idée lui est venue ; et, dans l'air plus frais du soir, lorsqu'il ne voit plus le clocher de Chérisy, qu'il n'entend plus les pétards des gamins, l'ironique bruit de la fête commencée, les conseils mauvais du fer rouge, il se sent, dans sa douleur, plus maître de lui... Une pensée en appelle d'autres ; à force d'être tenaillée et crochetée, cette imagination vient de s'ouvrir ; de ce grand garçon résigné, l'éducation de la douleur a brusquement fait un homme. Il ne pense même plus à l'odieuse suggestion de tout à l'heure ; tout ce qu'il se disait hier pour excuser Jacques, pour expliquer Suzanne, toutes ces grosses raisons qu'il se donnait, il les comprend mieux à présent, il les détaille avec toute la lucidité du désespoir. " Cela devait arriver comme ça ! Personne n'y peut rien... " Et, en se répétant, ce : " Personne ", Jean devine, pour la première fois, ce

que c'est que l'irréparable, et combien peu notre volonté pèse, pauvre fêtu de paille dans le grand vent du destin.

Puis il s'attendrit ; puis il devient lâche... Le sacrifice doit se faire : il faudrait un miracle pour que Suzanne n'aimât point Jacques ; mais lui Jean, lui, qu'est-ce qu'il sentira, tout le temps, quand il seront là ensemble mariés, heureux, — mon Dieu ; qu'est-ce qu'il fera ? Les regarder se sourire, voir grandir leur enfant, pouvoir les rencontrer sur une route, mais tout cela, ce sera épouvantable ! mais toute la journée, il ne faudra penser qu'à les éviter, qu'à les fuir ! mais toutes les tenailles s'acharneront sur ce pauvre cœur ! mais ça n'est pas possible, mais il faut s'en aller, s'en aller vite, s'en aller loin, s'en aller pour longtemps. — oh ! pour toujours. si c'est possible !

Se tuer ? Jean, qui n'est pourtant pas romanesque, y a pensé un instant. Lorsque, en courant sur le petit pont, il a failli passer le parapet, Jean ne s'est pas retenu outre mesure, Jean s'est dit que ce serait un bon débarras mais Jean n'est pas tombé. Et puis, maintenant, il pense au père... Rude le père ! grognon, furieux, toujours le pied levé, la main prête au soufflet ! Mais il a eu des chagrins dans sa vie ; puis, vraiment il n'est pas méchant : Jean ne pourrait pas lui faire ça...

Et, sous la nuit toute d'étoiles, Jean la connaît à présent, cette silencieuse rosée de bonté que nous versent les astres ; à coup sûr il pardonne et il ne veut même pas faire de peine.

Toute la nuit il a erré. Il a gravi des collines, du haut desquelles on distinguait, dans l'obscurité poudrée d'étoiles, les ondulations noires du terrain, les croupes, les vallonnements, la sombre écharpe des forêts. Il a traversé des hameaux sans lumière, fenêtres closes, portes fermées, où, d'entendre son pas, les chiens hurlaient au perdu. Il s'est engagé dans des fondrières, où les eaux courantes, les ruisseaux cachés, les fines sources le mouillait jusqu'à la chair, et, dans sa fièvre, lui donnaient ce petit frisson du froid subit. Aux haies il s'est écorché les mains, pour les rafraîchir ensuite aux fontaines ; il est entré dans les bois, où, de temps à autre, à travers l'obscurité opaque, dans un léger frémissement des feuilles, chuchotaient à longue distance, des appels de braconniers ; il a rencontré deux vagabonds, deux *rouleurs* aux bâtons nouveaux, qui l'auraient pu ruer comme un chien : toujours marchant du même pas, la tête ailleurs, il n'y a même point pris garde. Plusieurs fois, des larmes plein les yeux, il a regardé les étoiles : c'est qu'alors sa résolution faiblissait ; c'est qu'il se rappelait des souvenirs d'enfance, d'attendrissants, et doux, et bons souvenirs : les étoiles ne lui répondaient rien, mais Jean leur prêtait un langage : il voulait se croire entendu, secouru, comme le naufragé, qui pourrait s'accro-

cher à une planche imaginaire, se soutiendrait mieux et nagerait encore. Puis des nuages passaient sur les étoiles ; ils s'en allaient, s'en allaient, faisaient des lieues et des lieues dans le ciel ; et Jean comprenait ; “ Va-t-en Va-t-en ! ” Il montait les collines, dégringolait dans les ravins, écrasait les cailloux, marchait encore, — jusqu'à ce que, toute pâle une blancheur eût éclairé le bas du ciel. Alors sous l'aube froide, la magie de la nuit disparue, Jean avait senti comme une explosion de réalité, un poignant réveil de la douleur ; c'est le cœur serré qu'il s'en était revenu vers Chérisy tremblant de tous ses membres et claquant des dents. Les jambes à moitié mortes, les mains bleues, les vêtements tout mouillés de rosée et raides, il était entré chez le père ; il lui avait dit fort peu de choses, répété quelques mots à peine : “ Partir... M'engager... Devancer l'appel... Reviendrai...” le père avait mal compris d'abord ; c'est dur pour les paysans le service ! Ils n'y courent pas d'eux-mêmes ; quant à leurs fils, ils les aiment mieux garder pour le travail des champs, la vente des bêtes, les labeurs. Jean avait dû longuement insister, parler beaucoup, parler ferme ; et c'est après une heure de débats que, la colère l'emportant sur la tendresse, les nerfs agacés sur les yeux humides, le père avait fini par lui fermer la porte en lui criant : “ Va-t-en au diable...”

Et Jean s'en était allé au village.

XIX

Tandis que, tout affolé, par les broussailles, par les chemins, Jean courait la campagne, le musicien a passé une nuit divine. Non pas une nuit calme, mais une nuit de rêves, d'enivrants et joyeux rêves. La veillée avait été souriante ; au bruit des pétards, des apprêts de la fête, des clous des marteaux, du mât de cocagne dressé, des baraques construites, Jacques, tout vibrant encore du serrement de main de Suzanne, n'avait parler guère, mais pensé beaucoup.

A tout instant, du reste, maman Heurlin le quittait ; la boutique ne dés-emplissait pas, et, malgré la nuit, c'était une procession : jamais les cigares de maman Heurlin, — ornés, pour la circonstance, d'un ruban tricolore, — ne s'étaient trouvés à pareille fête. L'instituteur, en veine de prodigalité, avait littéralement rempli ses poches ; chacun des adjoints avait fait une provision de gros caporal ; deux ou trois moutards, en rupture de surveillance, avaient demandé des cigarettes, — ce que maman Heurlin, tout indignée, “ les sangs tournés,” venait raconter à Jacques, très indulgent ; les forains achetaient des pipes, M. le curé avait fait quérir du tabac à priser : à dix heures, il fallait encore tenir boutique ouverte.

Pendant tout ce va-et-vient, Jacques était resté devant la table, en face du *Petit Journal* qu'il lisait à l'envers ; il avait pris une ou deux vieilles assiettes, examinant les fruits rouges, les fleurs bleues, les naïves guirlandes seulement je crois que son rêve s'en allait plus loin que les assiettes, — derrière une grille, tout près d'une petite tête blonde. Sur le coup de dix heures et demie, comme maman Heurlin n'en pouvait plus, Jacques l'avait poussée dans sa chambre, avec un : " Bonsoir maman ! " si joyeux et si tendre, qu'à coup sûr il y avait aussi, là dedans, un : " Bonsoir, Suzanne ! " Maman Heurlin avait tout pris pour elle ; jamais depuis le jour de son mariage, elle ne s'était vue si heureuse ; et maman Heurlin rêvant de son cuirassier et du brave enfant, Jacques rêvant d'un dortoir, d'un violon. d'une grille, de doigts brûlants unis aux siens, la nuit avait bien passé pour maman Heurlin comme pour Jacques.

A l'heure même où ce pauvre Jean, tout écorché par la vie, rudoyé par son père, s'en allait, les bras ballants, rejoindre ses camarades au village, leur dire adieux, souffrir encore, le musicien s'éveillait. D'ordinaire chaque matin, c'est vers neuf heures qu'il s'éveille, dans le silence tiède et moite, que trouble seul le B, A, BA des petits. Aujourd'hui, je parierais qu'il n'est pas seulement huit heures. Après cette nuit de rêves, — oh ! des rêves en tas ! — Jacques avait fini par s'endormir du sommeil profond du triple sommeil. Ce qui, brusquement, l'en a tiré, ce n'est pas, comme d'habitude, maman Heurlin grattant à la porte, ni la voix de l'instituteur quand il se fâche, ni la cloche un peu enrôlée, ni le cheval du docteur agitant ses grelots ; c'est une bizarre musique, le mariage inattendu de deux instruments pousifs. Jacques s'est frotté les yeux, a sauté en bas du lit, a poussé le volet : en face de lui, sur la place, arrivent les deux artistes tout blancs de poussière ; l'un grince du violon, sans mesure, sans pitié, avec des gestes de fantoche ; l'autre, les joues gonflées, le teint apoplectique, souffle dans une trompette. Les cordes se plaignent, le cuivre crie, les gamins sont dans l'extase, — et Jacques, en brossant son gilet, a souri sans indignation.

Partout des apprêts de fête : devant l'église, du lierre, des branches, des fleurs ; la porte du cabaret en est toute rejouie ; chaque maison a ses guirlandes, ses festons, ses tout petits drapeaux du 14 juillet. Sur la place, dans les ruelles, partout des baraques peinturlurées ; le mât de cocagne, interminable, avec des rubans, des montres, et même une casquette neuve, s'élève d'un air de défi ; le carrousel tourne déjà, et sa cacophonie fait chorus avec le violon, concurrence à la trompette ; le superbe drapeau d'hier a été hissé devant l'école ; son bleu, un peu éteint, a moins d'azur que le ciel tout lumineux, le ciel clair, riche et franc, qui

rayonne sur les banderolles, allume les cocardes, fait sa partie de la fête et a l'air de s'amuser gaillardement.

Et puis, mon vieux Jacques, je crois que, tout en t'habillant, tu penses à certaine maison, à certaine petite chambre où une blondinette s'habille elle aussi... Comment a-t-elle passé la nuit? Comme toi, Jacques, en plein rêve ! Ses doigts et ses yeux te le disaient bien, comment elle passerait la nuit ! En s'endormant elle a du fredonner les *Lauriers*. mais sans même cette fois-ci, faire attention aux paroles tristes ; elle a dû s'éveiller avec du soleil aux paupières, du soleil dans le cœur, toute la joie de la jeunesse. La jeunesse ? Mais tu te sens encore jeune, toi aussi ; tu ne pense plus beaucoup à tes trente-deux ans, maintenant qu'une fillette t'a appelé "grand ami". Tu la vois à sa toilette, oh ! sans cosmétiques, sans bouteilles, pots, boîtes ni brosse, sans *veloutine*, sans poudre même ! Pense donc, Jacques : une blonde vraie ! Tout en s'habillant elle chantonne ; ses dents blanches rient, ses cheveux blonds sont de la lumière ; elle est beaucoup mieux que jolie, puisqu'elle est naturelle, et que... Enfin, Jacques, ce que tu penses là est un peu outré ; tu n'est pas sûr qu'elle t'aime... "Mais ce serrement de doigts !" reprend la voix joyeuse au fond du cœur : "Mais cette rougeur ! Mais ce regard !" Et Jacques, qui fait semblant d'admirer la place endimanchée pense bien plutôt aux petits pieds qu'on chausse. Ces pieds-là, Jacques n'a jamais remarqué comment ils sont faits ; mais on a pressé la main de Jacques, mais le cœur de Jacques s'ouvre tout grand comme une grenade mûre : à coup sûr ces pieds-là doivent être petits, aristocratiques et mignons. On leur a mis des bottines toutes neuves : c'est la fête ; puis on a choisi la robe la plus claire : est-ce toujours la fête ? Il y a bien quelque chose pour Jacques, — ne serait-ce que ce ruban à la taille, cette fleur aux cheveux... On s'est beaucoup impatientée parce que la robe faisait des plis ; on a peut être frappé du pied ; on est descendue au jardin pour boire le bon air plein de soleil, écouter les cloches en joie, et surtout revivre un peu, silencieusement, les troubles d'une exquise soirée ; tout à l'heure, on s'en viendra faire un tour sur la place : sous prétexte d'un timbre à acheter pour écrire aux amis du couvent, peut-être entrera-t-on chez maman Heurlin... Allons Jacques, fais vite ! descends ! va !

Depuis six semaines qu'il est à Chérisy, Jacques ne se mettait guère en frais de coquetterie. Il paraît que tout a changé. D'abord, — et la pauvre maman Heurlin n'y a rien compris ! — Jacques a fait venir, de Paris, un costume, des cravates, des souliers, que sais-je ? Ce matin c'est pis encore ; voilà qu'il reste longtemps devant la glace, voilà qu'il lisse ces sourcils : et tes trente-deux ans, Jacques ? — *A continuer.*

Petites Notes.

Notre numéro du 25 Décembre, aura plus de 32 pages.

Nous tenons à remercier le public du généreux encouragement qu'il nous a donné.

Nous enverrons aussi, gratuit à tous nos abonnés, un *Almanach* que nous verons de tirer à 10.000 exemplaires.

Cet almanach d'un nouveau genre est illustré et contient des historiettes inédites, des pensées pour album, biographies, etc etc....

La plupart de ces articles ont été écrits par nos meilleures plumes canadiennes.

Pour ceux qui ne sont pas abonnés à notre revue, le prix n'est que de 5 *centins*.

Nous avons mis dans notre programme ces lignes que nous repêtons :
" Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction."

Et nous le rappelons aux auteurs. La réception d'un exemplaire passera sous silence. C'est une règle à laquelle nous ne dévions jamais.

Le délicieux roman que nous publions en ce moment vient d'atteindre à Paris, sa sixième édition et de plus sera rendu sur la scène avec musique de M. Arthur Bernède.

La pièce se composera de tableaux dont voici les titres :

I. L'arrivée.—II. La partie du dominos.—III. Suzanne.—IV. Jean.—V. La fête de Chérisy.—VI. L'amour de Jacques.—

Nous applaudissons de tout cœur aux succès nombreux et mérités de notre confrère et ami, M. Chs. Fuster.

LA RÉDACTION

LETTRES

D'UN ÉTUDIANT

INTRODUCTION

C'EST le jour de l'Épiphanie de l'année 18**. Il y a réunion nombreuse et choisie chez Mme de C** qui a pour habitude de recevoir dans ses salons l'élite de la société montréalaise, qui vient y faire du chant, de la musique et causer littérature. Mais ce soir-là, l'animation est plus grande que d'ordinaire.

Il y a de quoi aussi : c'est la fête des Rois. Et on vient justement de distribuer à chacun un morceau du gâteau qui doit donner un nouveau roi à la terre. Chaque invité cherche dans le morceau qu'on vient de lui donner le fameux pois devant désigner le souverain.... de la soirée.

Tout à coup, un jeune homme qui s'est tenu à l'écart jusque-là, dans un groupe d'amis, au milieu desquels se trouve M. T**, dont il sera beaucoup question plus tard, s'avance au milieu du salon, et s'inclinant devant la compagnie, il présente à la maîtresse de céans le fameux pois qui le sacre roi.

Il est vêtu un peu négligemment—la mode ne paraissant pas devoir le préoccuper. Une forte chevelure rejetée en broussaille en arrière de la tête, laisse libre son front qui couronne des traits qui ne sont pas précisément beaux, mais qui sont rendus agréables par un sourire toujours errant sur ses lèvres. Sa mine et une certaine timidité, qu'il cherche à dissimuler, font retrouver chez lui le type de l'étudiant. Et il l'est d'ailleurs et un des plus brillants du collège de Montréal.

Étant peu connu par les invités de Mme de C**, où il apparaît pour la première fois, ces derniers sourient en voyant le timide jeune homme que le hasard leur donne pour roi.

Mais grande est la surprise lorsqu'on entend le jeune étudiant, pour se plier à l'usage, prononcer un des plus jolis discours sous le double rapport de la phraséologie et des sentiments délicats qui y sont exprimés.

A plusieurs reprises, les applaudissements couvrirent la voix du jeune et brillant orateur. Lorsqu'il eut terminé son discours, tous s'empressèrent de lui tendre la main et de le féliciter pour les belles paroles qu'il venait de prononcer.

*
* * *

Ce jeune homme que nous venons de présenter à nos lecteurs n'est autre que M. Louis Audet, alors âgé tout au plus de dix-huit ans.

Né à Montréal, le 15 août 1832 (1), il se vit bientôt privé, par la mort, des soins d'une mère qu'il aimait de toute l'ardeur de l'amour filial. Cette perte laissa chez lui un souvenir triste que jamais rien ne put effacer, et qui se traduisait souvent par une mélancolie dans laquelle il se plongeait quelquefois. Son père, demeuré veuf, se remaria quelques années plus tard.

Le jeune Louis, placé au collège de Montréal, ne tarda pas à faire sa marque parmi la brillante pléiade des élèves de 1850. Sa rare intelligence et son bon cœur lui attirèrent l'affection de tous ses compagnons d'étude.

En échange de cette affection qu'on lui témoignait, le jeune collégien rendait service sur service à ses amis. Aussi on le consultait sur tout : préparation de thèse, rédaction de discours, d'adresse, etc.

Ses professeurs qui l'estimaient beaucoup, lui donnèrent souvent des marques de leur estime. Aussi lorsqu'il laissa le collège, le directeur lui remit l'excellent certificat suivant :

Montréal, 17 octobre 1853

Je certifie que M. Louis Audet a étudié dans notre collège depuis les éléments latins jusqu'en philosophie inclusivement. Dans ses sept années d'études, M. Audet a étudié avec des succès brillants, le français, le latin, le grec, l'anglais, la géographie, l'histoire, la logique, la métaphysique, les mathématiques et la chimie. Sa conduite a été satisfaisante et à tous égards, il mérite une haute estime et une pleine confiance.

(Signé) A. NERCAM,

Directeur du collège de Montréal.

Au sortir du collège, on fit des efforts auprès de M. Audet pour le faire entrer dans les ordres ; mais il déclina, préférant vivre dans le monde. Il avait le désir de se faire notaire.

(1) Il était le fils de M. Pierre Audet et de Mme Marie-Victoire Labossière, son épouse.

Mais comme il était pauvre, il fut obligé d'accepter, avant de se placer pour apprendre le notariat, l'emploi d'instituteur dans une paroisse du comté de Beauharnois, Saint-Louis de Gonzague. Là, il s'installa du mieux qu'il put dans la pauvre maison mise à sa disposition par les commissaires d'école.

Peu de temps après son arrivée, M. Audet eut une première attaque de la maladie qui devait l'enlever plus tard de ce monde. Grâce à de bons soins, il put se rétablir, sans toutefois se guérir complètement. Pendant un voyage qu'il fit à Saint-Jean-Chrysostome, il eut une rechute qui lui fut fatale. C'est là, en effet, qu'il est mort le 20 juillet 1854, dans les bras de son ami T**, qui le fit enterrer dans le cimetière de ce village, où ses restes reposent encore aujourd'hui.

Ce jeune homme qui devait mourir à vingt-et-un ans, un an à peine après sa sortie du collège, se serait fait par ses talents et sa rare intelligence, un nom distingué parmi les Canadiens qui tiennent le premier rang, si Dieu ne l'avait rappelé à lui, à ses débuts dans le monde.

Dans les écrits que l'on pourra lire à la suite de cette introduction, on reconnaîtra sans peine chez son auteur un jugement sain et une grande facilité pour écrire.

Quoique jeune, M. Audet avait déjà beaucoup écrit et sur une foule de sujets. Malheureusement, tous ses travaux ont été consumés, dans un incendie qui détruisit la maison de M. T**, à Saint-Jean-Chrysostome ; ce dernier en était devenu dépositaire à la mort de M. Audet.

Les quatre morceaux que nous publions ci après : *le Temps*, *Dioclétien*, *Péridès* et *Virgile* sont les seuls qui ont été épargnés par les flammes.

A ces morceaux nous avons ajouté les lettres adressées par M. Audet à M. T**, son ami intime.

Quoiqu'il écrive " tout ce qui lui passe par la tête, " comme il le dit lui-même, on trouvera souvent dans ses lettres des pensées justes et de belles descriptions, entremêlées de fines saillies.

G.-A. DUMONT.



ESSAIS LITTÉRAIRES

I

LE TEMPS ⁽¹⁾

LLES sont belles et intéressantes ces époques de notre vie où l'âme reçoit toutes les impressions les plus douces, où toutes nos affections se réveillent, où toutes nos émotions se ravivent, où notre esprit se plaît à prendre un nouvel essor dans les champs de l'espérance. Vous l'avez attendu avec impatience ce jour qui couronne vos souhaits, vous l'avez longtemps prévenu par vos désirs, vous l'avez prononcé avec enthousiasme, car c'était un mot magique à vos oreilles, c'était le résumé de toute votre vie, c'était le jour de l'an par excellence. Lorsqu'aujourd'hui les cloches ébranlées dans les airs ont annoncé à tous les peuples une nouvelle révolution de jours, tout ce qui pense a tressailli, la grande famille humaine a senti se resserrer les liens qui l'unissent, et il s'est manifesté un mouvement inaccoutumé dans le monde. Ceux qui avaient participé à la chaleur du même foyer se sont retrouvés ensemble, et le vieillard déjà glacé par les ans a cru rajeunir un moment en voyant à ses genoux ses enfants et les enfants de ses enfants, et ceux-ci ont emporté la bénédiction paternelle, les embrassements d'une mère, les vœux et les présents de leur famille. Le riche comme le pauvre, le puissant et celui-là même qu'écrase une puissance orgueilleuse se sont réjouis sur le seuil du présent et du passé, les mêmes sentiments ont été leur partage.

Pendant, messieurs, vous me permettrez de vous le rappeler, si la nouvelle année nous présente tant de charmes, elle nous fournit aussi en grande abondance des considérations amères. Vous avez cru renâître à la vue d'une ère toute nouvelle, un âge d'or vous a souri, mais jetez un

(1) Lecture faite dans une réunion publique qui eut lieu au collège de Montréal, à l'occasion du Jour de l'an.

regard en arrière, repliez-vous sur le passé. Ce passé est-il à vous maintenant, l'année qui vient de finir vous appartient-elle? Il n'est personne qui n'ait à regretter des objets qui lui furent chers, et c'est en un tel jour qu'il en sent plus douloureusement l'absence ; semblable à l'arbre qui se pare de nouvelles feuilles au printemps, notre joie est sans mélange si nous ne pensons pas à l'aiglon qui nous enleva nos premiers ornements printaniers. Une main mystérieuse, invisible, nous entraîne sans cesse ; emportés sur le flot du torrent, nous saisissons en vain l'arbrisseau qui se rencontre, c'est en vain que nous nous attachons à l'herbe de la vallée ; nous allons, nous allons toujours comme le naufragé poussé par une vague furieuse. C'est là, messieurs, le caractère du temps, il n'est pas difficile de le reconnaître. Veuillez entrer avec moi dans quelques réflexions sur ce sujet si important à étudier ; mes réflexions seront tristes, mais il s'agit du temps, et c'est là l'occasion même qui me les fournit.

Le Créateur interrompit un jour le silence et l'impassibilité de l'éternité, et il créa la terre et les globes des cieux, régulateurs du temps ; il créa ensuite les hommes auxquels il dit : “ Le temps sera pour vous, l'éternité pour moi.” L'homme fut dès lors sous l'empire du temps, et le temps fut sa vie et sa destruction, la vie et la destruction de tout ce qui existe, et il n'y eut plus qu'une longue chaîne d'êtres destinés à s'élever successivement sur les débris des êtres. Qu'il est grand et terrible dans ses effets, mais qu'il est utile de le parcourir dans sa durée, ce temps qui nous consume lentement et qui brise notre argile, aussitôt que nous avons appris à connaître la vie ; ce temps qui fut établi le témoin, le juge et le destructeur de l'humanité ; ce temps qui nous fait connaître ce que nous sommes et ce que nous devons être !

Pascal, considérant le temps par rapport à chaque individu, a été effrayé de notre petitesse et s'est écrié : “ L'homme n'est qu'un point entre deux éternités.” Un abîme de réflexions se trouve dans cette sublime pensée. D'où venons-nous donc ? Que sommes-nous ? Le temps est si court si nous le comparons à l'éternité, et cependant une petite partie du temps nous absorbe et rongé notre existence. De quelque côté que nous jetions les yeux, tout nous répète la même chose, tout nous avertit de notre sort. Nous voyons partout ce qui nous a précédés, partout nous marchons sur des ruines et des tombeaux, la terre est elle-même un immense sépulcre où tous les mortels rentrent à leur tour ; partout la vue de ce qui n'est plus nous épouvante, et ce qui existe à nos yeux ne disparaît-il pas chaque jour à nos côtés ?

Le temps nous épargnera-t-il nous-mêmes, lorsque toute la nature a gémi à son passage ? “ Il périt, dit Chateaubriand, un homme par seconde, cha-

que battement de l'horloge est le glas funèbre du trépas, chaque minute de notre existence est attachée à soixante cercueils, aux larmes et aux lamentations de soixante familles." Que deviendrons-nous ? L'héroïsme et la gloire ne font pas respecter l'homme par le temps. "*Ita viator*, a dit un écrivain, *heræm caleas* : on ne peut faire un pas sans fouler aux pieds un héros !" Et que ne foule-t-on pas ? Elle est bien triste la grandeur de celui dont les vers sont devenus les frères, dont la poussière est la mère et la sœur. Disons plutôt : Arrête tes pas, voyageur audacieux, n'avance pas davantage, ne vois-tu pas que tu marches sur ceux qui t'ont engendré ? Voyageur, bientôt on passera sur ce qui porte ton nom, rien non plus ne sera reconnaissable de ta poussière. Chacun a son tour. Il viendra un jour où le soleil se lèvera encore, mais ses rayons ne seront plus pour nous ; les astres continueront leurs mouvements journaliers, et d'autres mortels seront là pour les admirer. En vain se débattrait-on avec le temps, le temps nous fait pirouetter dans les espaces avec lui. Le temps, figuré par l'antique Saturne, dévore ses propres enfants, il dévore les siècles et les hommes, il dévore les monuments mêmes qu'ils ont laissés pour prolonger une ombre d'eux-mêmes.

Messieurs, si j'en avais le droit, je vous demanderais aujourd'hui où l'avenir vous paraît si riant et si vaste, où votre imagination ravie se plaît à créer mille projets fantastiques, je vous demanderais, dis-je, que sera devenu le brillant auditoire qui m'entourne dans soixante ans ? que restera-t-il de cette jeunesse si riche d'espérance dont j'ai l'honneur de faire partie ? Un ancien roi qui se jouait avec la vie humaine, voyait un jour défiler devant lui plus de cinq millions d'hommes tous vigoureux et pleins de force qu'il conduisait à la conquête du monde ; il les contemplant avec satisfaction du haut d'une montagne ; puis tout à coup il ne put retenir ses larmes. "Quoi ! dit-il, un siècle ne sera pas écoulé et cette armée florissante, l'élite de mes Etats, cette armée innombrable sera prosternée dans la poussière ; et moi, qui suis leur chef, je ne serai plus ! Qu'est-ce que c'est donc que l'humanité !" En effet, messieurs, que trouvons-nous de Xercès, que trouvons-nous de tant d'autres hommes qui cédres d'un jour élevaient leurs têtes altières et étonnaient la terre de leur grandeur ! Que reste-t-il d'Alexandre, cet homme que le monde semblait ne pouvoir contenir, et dont maintenant nous chercherions en vain la tombe ? Le temps a passé sur lui et si l'histoire ne nous avait transmis son nom, nous ne saurions pas s'il eut existé. Que reste-t-il de César, d'Auguste, de ces empereurs romains qui se faisaient offrir de l'encens sur les autels des dieux ? Bonaparte, géant de notre siècle, qu'est-il devenu ? Charlemagne, Louis XIV, Henri IV ont eu leurs propres cendres outragées par le temps, et

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Elévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Elévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Emulsion Décarv. — Corricide Décarv. — Liqueur Hémallactique de Ruolz

Eau de Raifort iodé.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris.

Abonnement, \$3.00 par an.

S'adresser : J. LESSARD & CIE
Boite 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE. — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRÉ

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. • Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN
40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

AVIS IMPORTANT.

NOUS informons les hommes d'affaires, les membres du clergé et des professions libérales qu'il nous reste encore des exemplaires du **PLAN DE L'ILE DE MONTRÉAL**, par H. MALINGRE, et que nous les offrons en vente pour \$2.00 l'exemplaire.

Cette carte magnifique qui contient les numéros du cadastre, sera envoyée franco à la réception de \$2.00 en argent ou en timbres-poste.

Adressez toutes les communications à M. Isidore Crépeau, boîte de poste 1436, Montréal.

Les personnes qui désireraient se procurer ce plan devront se hâter de le faire, car le nombre des exemplaires est restreint.

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPECIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame

MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Bâtisse ^{DE} LA **New-York Life**

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - - Réserve - - \$40,000

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

SUCCESSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE
Importateur de
Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,
1676 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.
Georges Stremensky
Marchand de Tabac et de Cigares
EN GROS ET EN DETAIL
1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.
Tabac Canadien, une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE
95½ RUE SAINT-LAURENT.
Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Épingles et Pendants d'oreilles, Chaînes, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.
N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BÉLANGER
AVOCAT
57, RUE ST-GABRIEL
MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631, rue Notre-Dame
Peintre Décorateur de
Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.
Telephone Bell 1238.